

Liban

LE TERRIBLE EXODE DE SYRIENS

PLUSIEURS FAMILLES ONT FRANCHI LA FRONTIERE, AU RISQUE DE
LEUR VIE, POUR S'INSTALLER DANS DES VILLAGES LIBANAIS. NOUS LES AVONS
RENCONTRÉES. ELLES RACONTENT LES HORREURS DE LA GUERRE.

PAR JACQUES DUPLESSY. PHOTOS : STEVENS WASSENAAR POUR VSD

A 20 mètres de la frontière syrienne en territoire libanais, dans la zone d'Al-Qaa, Hassan, Naama et leurs neuf enfants, âgés de 1 à 17 ans, ont trouvé une relative sécurité. Dans cette sorte de no man's land verrouillé par la gendarmerie où habitent seulement quelques agriculteurs et des Bédouins, ils logent dans une baraque en parpaings de deux pièces prêtée par des amis depuis la mi-décembre. Originaires de Nizarié, un village de quatre mille cinq cents habitants distant de 3 kilomètres de la frontière, ils ont fui les combats et les exactions de

l'armée syrienne. «Quand les militaires sont entrés dans le village, on s'est terrés chez nous. Puis ils ont fouillé les maisons. Ils nous ont fait sortir. Mon voisin, Adelhouch, a eu peur. Au lieu de ne pas bouger, il est allé vers eux en implorant : "Je vous en prie, ne me tuez pas !" Les soldats l'ont abattu. J'étais à 30 mètres, impuissant. Nous avons eu peur et nous avons décidé de partir.» Ils sont entrés illégalement au Liban à pied par des chemins détournés en évitant les champs de mines.

Hassan, horticulteur, n'a pas l'autorisation de travailler. «J'avais des économies quand je suis arrivé. Mais elles sont épuisées. Désormais, je survis avec l'aide humanitaire.» Leur situation est très précaire. La baraque est insalubre. L'odeur d'humidité est tenace. Une pièce sert de cuisine ; ils s'entassent à onze dans la seconde. Il n'y a pas l'eau et le puits est à 1 kilomètre. «Il faut faire avec, soupire Naama. Nous n'avons nulle part où aller.» La famille ne cache pas sa sympathie pour les opposants au régime de Bachar al-Assad. En Syrie, ils ont participé à des manifestations dans la ville voisine d'Al-Qusayr, contrôlée en partie par l'opposition, et vu l'armée tirer. «Les militaires ont allongé les cadavres sur la route avant de passer dessus avec leurs véhicules. Pour faire souffrir davantage leur famille.»



Hospitalité Ces Syriens sont hébergés dans une maison en construction à Al-Fakha, dans la vallée de la Beqaa, au Liban. Ce village de 5 000 habitants accueille 200 réfugiés.



Déchirements À Al-Qaa, une famille originaire du village syrien de Nizarié campé à 20 mètres de la frontière, marquée par les poteaux jaunes (en haut). Ils habitent à onze dans 40 m². Ils ont eu peur que leur village, où des combats ont fait rage, soit dévasté par l'armée du régime, comme cela s'est fait à Homs (ci-dessus). Mais le conflit traverse aussi les familles. Ci-contre, Mohamed soutient le président al-Assad, tandis que sa sœur Chaza a manifesté contre le régime.



Hassan réclame à cor et à cri une intervention de la communauté internationale. « Qu'est-ce qu'attendent la France et l'OTAN ? Il faut faire vite. Les cadavres s'empilent. On égorgé dans mon pays. » Il a appris, il y a quatre jours, la mort d'une famille d'amis, les Zorbe, des habitants du quartier de Bab Amr, à Homs. « Ils ont tous été tués à coup de couteau. Ce sont les chabiha, les miliciens de Bachar, qui ont fait ça. » Il rêve d'une Syrie démocratique. « On accepte tout le monde, les alaouites, les druzes, les chrétiens. Il ne faudra pas faire de différences. » Même avec les alaouites (communauté dont est membre la famille al-Assad) ? « On pourra vivre ensemble malgré ce qui s'est passé. Mais il faudra juger les responsables des massacres. On accepte les innocents. Il faudra que passe la justice pour pouvoir vivre en paix. » Mais pour le moment, la famille ne voit pas d'issue. « C'est impossible de revenir à Nizarié. Hier encore, il y a eu des combats. »

À 18 kilomètres du refuge libanais de la famille d'Hassan, le village d'Al-Fakha accueille seize familles syriennes. Ici pas d'hébergement collectif dans des écoles ou des mosquées. Les quelque deux cents réfugiés sont comme absorbés par les cinq mille habitants. Certains sont logés par la famille ou chez des connaissances. D'autres sont généreusement accueillis par des habitants ou occupent des maisons en construction. « Les réfugiés syriens qui arrivent dans la vallée de la Beqaa n'ont que trois villages où aller, explique une habitante. Ce sont ceux à majorité sunnite. Les autres sont contrôlés par le Hezbollah, qui soutient Bachar el-Assad. » Dans la rue Chmis habitent cinq groupes de réfugiés originaires de Zahra, un village à 3 kilomètres de la frontière. Parmi eux, deux sont d'une même famille. La guerre les a jetés sur les routes à trois jours d'intervalle. Mais les uns soutiennent la révolution, les autres le président syrien.

Ahmad est arrivé la veille au soir avec ses deux femmes et ses quatorze enfants. Ils ont franchi la frontière à pied, puis un minibus les a transportés à Al-Fakha. Tous ont le regard perdu et triste de ceux qui viennent de subir un traumatisme. « C'est la deuxième fois que nous perdons notre maison, explique Saada. Il y a sept mois, elle a été brûlée par des manifestants, parce que mon mari et un de ses fils, gendarme, sont membres du parti Baath, de Bachar al-Assad. Et hier, l'armée syrienne a bombardé notre village à cause de la présence de l'Armée syrienne libre. Notre maison a été touchée par un obus et a brûlé. Cette fois, nous sommes partis immédiatement avec seulement ce que nous avions sur nous. Nous avons marché

quatre heures pour arriver au Liban. » Hamzi, leur fils de 9 ans, a été légèrement blessé au visage. Il raconte : « J'étais dans la maison quand il y a eu un grand bruit. Le souffle m'a fait tomber par terre. Je saignais. » Le petit garçon en tremble encore. Quand on lui demande ce qu'il veut maintenant, il répond : « Rien. Ne pas rentrer chez moi. » Fatoum et Saada, les deux épouses, sont inquiètes. « On n'a pas d'argent, pas de nourriture, pas de chauffage. On ne voit pas d'avenir. » Mohamed, le fils de 20 ans, qui travaille au Liban depuis deux ans comme ouvrier, intervient pour défendre le président syrien : « Il n'a rien à voir avec ce qui se passe en ce moment dans le pays. C'est par hasard que l'armée a détruit notre maison. C'est à cause des opposants. » Une affirmation qui fait bondir sa sœur Chaza qui revendique fièrement son soutien à la révolution. Elle est arrivée avec son mari, Omar, et leur bébé de 2 ans, trois jours plus tôt. Leur maison est intacte mais les obus sont tombés tout près. « On a eu peur. On est partis. » Chaza demande que la communauté internationale fournit des armes à l'Armée syrienne libre (ASL). « On doit pouvoir se défendre et faire tomber le tyran », justifie-t-elle. Omar envisage de rejoindre l'ASL. En attendant, il a trouvé un travail au noir de tailleur de pierres. Les relations avec le reste de sa famille sont tendues. « On se voit un peu. On se parle. Mais on a des opinions politiques différentes. »

Dans une maison voisine habitent Brahim, Nadwa et leur trois enfants. Ils sont arrivés le 29 février et racontent les mêmes scènes de guerre. Trois de leurs proches ont été tués. Pendant un bombardement, ils se sont réfugiés chez des parents dont la maison était moins exposée. Quand ils sont revenus, leur domicile avait été pillé par les militaires. Leurs enfants sont traumatisés et font des cauchemars chaque nuit. Chauffeur de minibus, Brahim a été détenu vingt jours par l'armée en janvier. « On m'a accusé d'aider à la logistique des terroristes. C'était faux. » Il raconte avoir été torturé en prison. « On me suspendait par les bras puis on me frappait. J'ai aussi reçu des décharges électriques. Et puis, un jour on m'a libéré. » Brahim est sans nouvelle de son frère depuis près d'un mois. Il a disparu alors qu'il conduisait son minibus. « Je pense qu'il est détenu quelque part. » ■